

CHRONIQUE D'UNE REBELLION

Roman

Mireille Banitz

© 2013

Auteur : Mireille Banitz

Tous droits réservés

ISBN : 979-10-227-2059-5

1

Le père de Sandra avait été son idole durant toute sa vie. Et toute sa vie, elle s'était appliquée à lui ressembler. Autrement que physiquement, ce qui s'était fait à son insu. Mais juste en s'imprégnant de ce qu'il était, pour se l'approprier. Rien qu'en le regardant.

C'était difficile. Mais Sandra avait l'acharnement de ceux qui savent ce qu'ils veulent. Et elle voulait être caressée par les yeux de ce père quand il la regardait.

Elle se savait inégalable, mais n'était pas sûre qu'il le sache.

Elle aurait tant souhaité qu'il lui manifeste une tendresse particulière. Mais il avait trois enfants. Trois enfants à aimer équitablement.

Pourquoi la société imposait-elle de telles contraintes à l'amour ? Pourquoi son père ne lui aurait-il pas marqué une préférence ? Comme elle le faisait bien pour lui ?

Mais la société ne le permettait pas.

Pourquoi Sandra se serait-elle pliée aux exigences de cette société qu'elle ne connaissait pas ? Elle aurait voulu se laisser gouverner par ceux qu'elle aimait. Par leur regard. Et qu'il soit plus ou moins cares-

sant. Selon qu'on l'aimait plus ou moins. Ça aurait quand-même été plus rassurant.

Bien qu'elle ait toujours eu une haute opinion d'elle-même, Sandra avait besoin d'être rassurée. Et elle se demandait si on l'aimait bien autant qu'il le fallait. Autant qu'elle le voulait. Comment savoir ?

Elle a grandi sans le savoir. Et s'en est consolée en grandissant.

2

La mère de Sandra mourut jeune. A 49 ans. Alors que Sandra en avait 20.

La mort n'effrayait pas Sandra. Et les enterrements la faisaient carrément rire. Elle savait que c'était juste par bravade qu'elle explosait de vie en ces circonstances. Juste pour faire savoir à l'importune faucheuse qu'elle ne la craignait pas. Elle avait 20 ans et toute la vie devant elle. Que l'autre sinistre se le dise.

Sandra ne savait pas si elle avait eu vraiment du chagrin de la disparition de sa mère. Elle se souvenait juste de n'avoir pas été tout à fait dans son assiette, aux heures des repas qui avaient suivi. Elle avait vu sa mère, si souvent, à l'hôpital, hésiter avant de mettre sa fourchette à gauche de son assiette et non à droite, qu'elle reproduisit un moment, à table et malgré elle, cette valse hésitation.

Que sa mère devait aux métastases ayant pris possession de son cerveau. Mais qui, pour Sandra, devint une espèce de rite souvenir qu'elle offrait à sa mère. Et qui finit par devenir un doux au revoir.

Quand une mère survit à ses enfants, c'est qu'il y a quelque chose de détraqué dans le cours des choses. La grand-mère de Sandra ne se remit jamais de cette fin de vie contre nature qui la privait de sa fille avant l'heure.

A force de culpabiliser, elle alla jusqu'à se demander si elle ne payait pas la façon dont elle martyrisa son mari toute sa vie.

Pour se défendre de ses chienneries, le pauvre homme n'avait rien inventé de mieux que de la poursuivre autour de la table de la cuisine, plein d'ardeur, une hache à la main. Elle ne le laissa pas longtemps jouer au cow-boy et à l'indienne avec elle. Elle jugea ses exaltations indignes d'une personne de son âge. Et l'envoya se morfondre dans un hôpital mieux conçu pour ses modes d'expression.

La grand-mère était une peau de vache, mais elle avait des doigts de fée. Sandra passait des heures à l'observer attentivement habiller des berceaux dont on lui livrait les carcasses en osier. Lorsque la grand-mère se mit à encombrer l'intérieur de ses couffins de poupées en chiffons non commandées, en laissant, par écrit, des consignes pour les biberons à venir, on sut qu'il était temps de lui changer ses paysages.

Les modes d'expression de son mari étant devenus siens, elle le rejoignit dans la même unité de soins. A se retrouver l'un en face de l'autre, ils reprirent leurs anciens réflexes. Elle cultiva l'art de l'invective jusqu'à la perfection. Quant à lui, il s'ingénia à rassembler inlassablement tous objets tranchants susceptibles d'être plantés entre deux omoplates.

Objets qui ne servirent heureusement jamais. Grâce à la vigilance du personnel qui tenait le pépé sous haute surveillance.

Alzheimer finit par se présenter au domicile de la grand-mère. Qui en oublia sa fille morte et tous ses griefs contre son mari. Elle mourut tranquille, à 97 ans. Loin de toutes contingences matérielles.

Sandra fut sans doute la seule à la regretter. Peut-être à cause de ce joli savoir faire qui se perdait avec elle.

Sandra était la cadette d'une famille de trois enfants. Son frère, Olivier, en était l'aîné. Il fut attendu comme le messie et contemplé comme la 8^e merveille du monde dans lequel il mettait les pieds.

La sœur de Sandra, Manon, ne fit pas la joie de sa mère en arrivant sur terre, sur ses terres, sans y avoir été conviée. Sa position de benjamine fut difficile à porter. Tandis que son père passait son temps, la lance à incendie à la main, prêt à intervenir à tout départ de feu, sa mère lui reprocha, toute sa vie, d'encombrer ses horizons.

La famille trouva un peu de quiétude lorsque Manon fut en âge de partir en pension.

Quant à Sandra, elle fut l'enfant sage. Fantasmé par tous les parents, même les siens. Mais des parents ingrats qui ne virent jamais qu'ils avaient, si près d'eux, ce cadeau du ciel dont ils manquèrent toute leur vie : elle.

Elle, qui leva le doigt si souvent, pourtant, sans se décourager, afin d'attirer leur attention et leur amour.

Olivier portait une longue et belle chevelure à la Jésus. Son look était d'enfer. Et il tombait les filles d'un simple claquement de doigts. Ce que Sandra trouvait écœurant. Aussi, quand Manon rap-

pliquait, elle qui avait la beauté du diable, il devenait de plus en plus difficile d'exister pour Sandra. Elle se réfugiait dans le narcissisme. Et, sous l'œil narquois et les sarcasmes d'Olivier, elle s'appliquait, avec beaucoup de zèle, à vérifier, d'un miroir à l'autre, un nombre incalculable de fois, qu'elle avait bien toujours les yeux en face des trous.

Sandra avait pratiqué l'introspection, avec beaucoup de zèle, avant de se découvrir exceptionnelle. Mais être une perle est une chose, être reconnue telle en est une autre.

Et comme ses parents ne semblaient pas décidés à ouvrir les yeux sur la puissance de l'engagement qu'elle était prête à mobiliser pour eux, de guerre lasse, Sandra alla chercher ailleurs des sources plus à même d'hydrater ses élans assoiffés.

Elle était en âge de rêver d'amour. Et elle ouvrit son cœur en grand pour accueillir l'homme destiné à la chausser d'une pantoufle de vair lui convenant comme un gant. Ce qui est quand-même un comble pour un pied.

Toujours souriante, positive, de bonne humeur, Sandra excellait aussi dans l'écoute, la patience, la générosité. Au point qu'elle correspondait de mieux en mieux à cet idéal féminin qui devait lui permettre de faire le ravissement de l'homme qui la choisirait.

Et, à cette époque, elle savait qu'elle était à même de faire le bonheur de n'importe quel homme. Car elle était encore malléable et

susceptible d'être façonnée. Comme elle ne le serait plus quelques années plus tard. Lorsque la vie l'aurait raidie de tous les coups de fouet qu'elle aurait reçus.

Elle lut « Les mémoires d'une geisha » d'Arthur Golden, tomba à genoux et remercia le ciel. Elle se découvrit une âme de courtisane. Née pour servir le thé à l'homme de sa vie. Ni plus, ni moins. Définitivement.

Une vocation était née.

Sandra acquit un kimono et se fabriqua un univers rempli de danse, de musique, et de dévouement à un homme qui la comblait de soins et d'attentions. Tandis qu'elle se mettait humblement à son service.

Il devenait le seigneur de ses pensées. Et elle une femme comblée par l'amour.